Quelle est la part du maître ?

Quelle est la part de l'enfant ?

« Quand j'ai inscrit mon 47e élève, nous écrit un camarade, je me suis dit que jamais je ne pourrais me résoudre à exercer dans de telles conditions. C'est peut-être plus encore inhumain pour les enfants que pour le Maître. Nous ne savons nous y retrouver : nous ne sommes plus nous-mêmes... Je ne puis prévoir encore les conséquences de ce triste état de choses, mais ce que je redoute par-dessus tout, c'est l'école sans joie, que je croyais à jamais bannie. Je suis obligé, pour ces débuts du moins, de chevaucher sur deux systèmes, l'ancien qui ferait vite de moi un dresseur de ménagerie, et le nouveau qui risque de me noyer dans la vague des enthousiasmes faciles de ma cinquantaine de gamins. Je le mesure chaque jour : il y a déséquilibre entre mes possibilités éducatives réduites et l'élan de la masse des enfants. S'il fallait choisir, vous pensez bien que je n'hésiterais pas. Mais, alors, le contrôle pédagogique serait rendu difficile pour mon directeur, pour l'Inspecteur et pour les parents, et des ennuis pour ainsi dire extrascolaires viendraient, par surcroît, compliquer la situation.

« Je ne vois pas encore très bien ce que je pourrai faire. Quelles techniques momentanément sacrifier — car c'est inévitable ! — quel moyen de contrôle prévoir ? Comment, surtout, conserver l'initiative des enfants, car c'est cela, surtout, qui importe. Ce sera compliqué. Je me demande si le plus grand danger n'est pas d'accepter un tel état de fait qui va si ouvertement à l'encontre du droit qu'a l'enfant de s'instruire et du droit qu'a le maître de défendre sa vie. D'ici quelques années, le pourcentage des illettrés sera inquiétant et l'on verra aussi augmenter le nombre des instituteurs candidats aux sanas ou aux maisons de repos. Heureux encore si ceux qui restent ne sont pas à jamais dégoûtés du métier ! Nous n'avons pas encore touché toutes les tristes conséquences des écoles surchargées mais, du point de vue moral simplement, il y aura, j'en ai peur, beaucoup à déplorer.

« Plus que jamais, il faut donner force à notre mot d'ordre de 25 élèves par classe et agir sans répit auprès des inspecteurs, certes — mais qu'y peuvent-ils ? — des députés et, surtout, des parents d'élèves et des partis politiques. Nous devons nous défendre car nous défendre c'est défendre nos enfants, et la pédagogie progressiste française devenue, par notre effort, si démonstrative de ses bienfaits. Ce que nous avons acquis ne doit pas être perdu. Il faut, par tous les moyens, défendre ce que nous avons gagné. »

Non, science acquise n'est jamais désapprise car, si elle est science, elle est expérience et conscience. Nos actes sûrs, nos persévérants recommencements nous ont donné ce savoir-faire qui est notre science quotidienne, toujours perfectible dans le grand chantier de la vie, mais néanmoins déjà sûre d'elle, pourvu que le chantier reste champ d'action et non tremblement de terre soumis aux forces incultes.

« Non, ce que nous avons acquis ne doit pas être perdu. » Nous vivifierons notre mot d'ordre des 25 élèves par classe dans l'action permanente ; nous exigerons que les lois sociales garantissant un minimum de sécurité aux maîtres et aux élèves soient respectées ; que les services d'hygiène, si vigilants pour l'application des lois d'obligations vaccinales, le soient aussi pour la simple hygiène des locaux scolaires et la santé des enfants et des instituteurs. Nous mettrons les parents au courant de nos difficultés et des risques que comporte la situation de l'école publique pour 1955 et les années suivantes. En tout, et partout, nous ferons actes de citoyens, de législateurs, et d'éducateurs, pour que l'école française puisse avoir encore ce minimum de garantie concédé par les lois républicaines à l'enfance prolétarienne.

Cependant, toutes ces données si essentielles de la réalité scolaire actuelle, laissent pendant un problème plus profond, qui est d'ordre pédagogique, certes, mais plus encore d'ordre humain. Etre instituteur, ce n'est pas seulement être l'artisan de l'instruction primaire prodiguée à l'enfant dans sa plus large part, c'est aussi faire son action d'homme et nourrir ses nobles inquiétudes d'homme en fonction de l'enfant et de soi-même. Pour nous, être instituteur, ce n'est pas une fin, mais un moyen, un moyen d'enrichissement permanent dans notre profession et notre mission d'homme, les deux ne se départageant plus.

Nous œuvrons, en apparence, dans l'élémentaire — un élémentaire que les clercs tiennent en grand mépris ou, tout au moins, en piètre estime. Mais, nous savons bien, nous, que, dans les nobles simplifications que l'élémentaire impose, nous acquérons, très vite, ce sens global de la vie qui nous préserve des erreurs de l'outrancière analyse intellectualiste et nous porte beaucoup plus loin que notre mesquin savoir de nomenclature. Aussi bien, nous lestons-nous très vite du mince bagage dont quelques années d'études nous ont nantis, pour accéder à une sorte de vérité organique prise de plain-pied avec l'enfant, dans les manifestations d'une spontanéité première qui est l'essence même de la vie. Nous sentons bien, à chaque jour qui se termine, que les persévérances consciencieuses de nos actes sont nouées aux persévérances infinies de la nature qui font éclore l'enfant. Et, si nous nous enrichissons, ce sont de richesses incluses déjà dans le troupeau. Richesses terre à terre, sans doute, mais qui sont dans l'ordre sacré des choses qui veut que l'enfance soit, avant tout, le plus beau paysage d'une existence et sa plus grande joie.

C'est ce beau paysage et cette lumineuse joie qu'il nous faut préserver.

Elise FREINET.

(*A suivre.*)